

NOTES CRITIQUES

UNE NOUVELLE CONTRIBUTION DE MARC BLOCH A L'HISTOIRE RURALE DE LA FRANCE

Dans la collection *Économies-Sociétés-Civilisations* vient de paraître chez Armand Colin, par les soins de ROBERT DAUVERGNE¹, l'indispensable complément du livre classique de Marc Bloch, *Les Caractères originaux de l'histoire rurale française*, qui, je le rappelle, a été réédité dans la même collection il y a quatre ans (1952). Il s'agit d'un recueil des travaux de Marc Bloch postérieurs à 1931, c'est-à-dire à l'édition princeps de son livre. Le dépouillement ne s'arrête naturellement qu'en 1944, date de la mort tragique de notre ami. Complément indispensable, oui, et qui vaut à la fois pour l'édition de 1930 et pour celle de 1952, puisque celle-ci comporte exactement la même pagination que l'édition de 1930.

Les textes de Marc Bloch, republiés tels quels ou résumés avec une scrupuleuse attention par M. Dauvergne, ne viennent pas seulement compléter, prolonger et quelquefois corriger les affirmations initiales de Bloch. Elles ne sont pas qu'un enrichissement de son livre. Elles représentent autre chose même que des matériaux pour cette seconde édition de son livre à quoi Marc Bloch n'a cessé de penser pendant ses dernières années. Elles permettent aussi de mesurer partiellement mais authentiquement², l'influence exercée par les *Caractères originaux*, le travail provoqué dans tant d'esprits

1. Marc BLOCH, *Les Caractères originaux* Tome II, *Supplément établi par R. Dauvergne d'après les travaux de l'auteur*, Paris, Armand Colin, 1956, in-8°. Rappelons que la collection *Économies-Sociétés-Civilisations* est celle où ont paru déjà, de Ch. MORAZÉ, *La France bourgeoise* et le tome I de l'*Essai sur la civilisation d'Occident*; d'YVES RENOARD, *Les Hommes d'affaires italiens du moyen âge*; de John U. NER, *La Naissance de la civilisation industrielle*. A quoi s'ajoute l'*Apologie pour l'histoire (Métier d'historien)* de Marc BLOCH et mes propres *Combats pour l'Histoire*, si indissolublement liés à toute cette histoire de critique intellectuelle.

2. On regrette qu'à côté de l'index des noms de lieux ne figure pas un index des noms de personnes — qui aurait rendu la consultation du livre beaucoup plus facile et plus fructueuse. Il tient le rôle d'une sorte de bibliographie très intelligente et critique de toute la production « agraire » de l'histoire française entre 1930 et 1944. L'index nominum eût donné sa pleine valeur à l'ouvrage de R. Dauvergne considéré sous cet angle. — J'ai lu de près ces 225 pages. Je n'y ai relevé aucune erreur concernant Marc Bloch, les détails de sa vie, de son enseignement et de sa carrière. C'est un bel éloge.

par ce livre plein et fort, excitant et novateur, son rayonnement et sa puissance exemplaire. C'est un nouvel hommage qu'il représente à la mémoire toujours vivante de notre ami.

M. Dauvergne a fait son difficile travail avec un soin et une intelligence remarquables. Il a bien mérité de l'histoire, bien mérité de Marc Bloch et des *Annales*. Il faut de l'abnégation pour se consacrer, comme il l'a fait, à un travail délicat et astreignant. Sachons-lui le gré que mérite son effort si heureux et si totalement désintéressé. Le livre qu'il vient d'établir est lié désormais, étroitement, au sort du livre initial de Marc Bloch. Il en est inséparable, et ses qualités sont remarquables. M. Dauvergne ne s'est pas contenté de reproduire dans l'ordre chronologique les adjonctions de toute nature que Bloch, pendant quatorze ans, n'a cessé d'apporter à son livre sous forme d'articles (de livres même, puisque les deux volumes de *La Société féodale* sont datés de 1940). Il a publié tout ce qui rentrait dans le cadre de sa recherche, en adoptant judicieusement un ordre de classement qui respecte les grandes divisions des *Caractères originaux* : livres et chapitres. Aussi son texte constitue-t-il un remarquable commentaire perpétuel du livre de Bloch.

En tête, on trouve une étude attentive et pieuse de la place qu'occupe l'histoire rurale française dans l'œuvre du maître. Suivent quelques « observations de méthode » qui constituent à vrai dire, bien plutôt ce que j'appellerais une sorte de répertoire des thèmes de Marc Bloch parlant en historien de l'histoire, qu'une esquisse de traité méthodologique. Les hommes de ma génération n'étaient pas friands de discussions méthodologiques et se gausaient volontiers de leurs bons maîtres, toujours enclins à leur parler, avec un respect un peu comique, de « la méthode ». Ce qui ne veut pas dire qu'ils n'avaient pas le souci de réfléchir à la meilleure façon d'exercer leur métier pour l'honorer... Mais ils se méfiaient des scolastiques vaines. Bloch était mon cadet, comme il l'était (pour ne citer que quelques-uns de ceux avec qui je me suis formé) d'Augustin Renaudet, de Jules Sion, d'Albertini, de Focillon, d'Albert Thomas (cet historien-né qui fut étouffé de bonne heure par l'homme politique). Et, certes, cinq ou six ans de distance entre générations de travailleurs, en ces temps inquiétants et troubles dont les jeunes historiens d'aujourd'hui nous apprennent imperturbablement qu'ils furent si quietes et si enviabiles — cinq ou six ans d'entre 1899 et 1904 suffisent à différencier assez nettement parfois les positions, vis-à-vis de problèmes importants, de jeunes hommes ardents, passionnés et désintéressés. Mais sur ce point-là, entre Bloch et moi, aucune divergence. Pas de méthodologie abstraite, à l'allemande. Les leçons du métier intelligemment pratiqué. Ce que je traduis volontiers par cette formule : « les idées d'un historien se tirent de l'histoire même ».

Au total, en relisant ces textes si diligemment rassemblés et si bien résumés par R. Dauvergne — ces textes qu'il n'a pas séparés de textes qui sont de moi et qui témoignent, une fois de plus, de l'unité d'effort et de pensée des deux fondateurs des *Annales* — je me sens incapable de les juger. Je ne puis me détacher suffisamment d'eux pour les considérer d'un œil critique comme

s'ils m'étaient étrangers. Il y a là, tout ensemble, de la douceur et de l'amertume. De ces deux sentiments, Bloch n'aura connu que le premier : douceur partagée d'être compris, de pouvoir penser tout haut devant un compagnon fidèle et qui devinait ses réflexions avant qu'elles ne sortissent de ses lèvres. Mais chaque jour je ressens, après douze ans, l'amertume de cette séparation, la douleur d'une plaie qui pour moi ne se cicatrisera jamais¹.

LUCIEN FEBVRE.

1. Lucien Febvre écrivait ces lignes en août 1956 (N.D.L.R.).